Vol. 5, N°19, pp. 830– 841, Septembre 2026
Copy©right 2024 / licensed under CC BY 4.0
Author(s) retain the copyright of this article
ISSN : 1987-1465
DOI : https://www.doi.org/10.62197/JYAF8793
Indexation : Copernicus, CrossRef, Mir@bel, Sudoc, ASCI, Zenodo
Email : RevueKurukanFuga2021@gmail.com
Site : https://revue-kurukanfuga.net

La Revue Africaine des Lettres, des Sciences Humaines et Sociales ***KURUKAN FUGA***

RELIGION, SOUVERAINETE ET DECONSTRUCTION DE L'ORDRE POLITIQUE DANS LE *BILAD AL-SOUDAN* : LA CHUTE DE L'EMPIRE DU GHANA (1077-1203)

****

N'CHO ANIN PATRICIA-CLAIRE épouse NOGBOU
Université Alassane Ouattara de Bouaké (Côte d'Ivoire)
Département d'Histoire
Email : patriciaclaireanin2014@gmail.com

****

Résumé : Cet article propose une relecture de l'histoire de la chute de l'empire soninké, traditionnellement attribuée à l'expansion almoravide dans la seconde moitié du XI^{ème} siècle. Il soutient que la désintégration de l'ordre politique du Ghana résulte moins d'une défaite militaire que d'une crise interne de légitimité, née de la rupture entre la royauté sacrée soninké et les élites musulmanes intégrées à la gestion de l'État. A partir d'un croisement des sources arabes médiévales et des traditions orales soninké, l'analyse montre que la structure de la "double cité" constituait un équilibre fragile, rompu par la pression almoravide et par les recompositions internes qu'elle a induites. Le réexamen des événements de 1077 à la lumière des révisions historiographiques récentes conduit à privilégier l'hypothèse d'un coup d'État palatin sur celle d'une conquête militaire. La déconstruction politique post-almoravide et l'émergence du Sosso apparaissent alors comme les étapes d'un même processus : la dissociation entre religion, souveraineté et territoire. La chute de l'Empire du Ghana éclaire ainsi les conditions politiques de la pénétration de l'islam dans les sociétés soudanaises.
Mots-clés : ***Bilad al-Soudan*, islamisation, Ghana, légitimité politique, Soninké.**

****

Abstract: This article offers a rereading of the history of the fall of the Soninke empire, traditionally attributed to Almoravid expansion in the second half of the eleventh century. It argues that the disintegration of the political order in Ghana resulted less from military defeat than from an internal crisis of legitimacy, born of the rupture between Soninke sacred kingship and the Muslim elites integrated into the management of the state. Drawing on a cross-analysis of medieval Arabic sources and Soninke oral traditions, the study shows that the structure of the "dual city" constituted a fragile equilibrium, broken by Almoravid pressure and by the internal recompositions it induced. A reexamination of the events of 1077 considering recent historiographical revisions leads to favoring the hypothesis of a palace coup over that of a military conquest. The post-Almoravid political deconstruction and the emergence of Sosso thus appear as stages of a single process: the dissociation between religion, sovereignty, and territory. The fall of the Soninke empire thereby illuminates the political conditions of the penetration of Islam into Sudanese societies.
Keywords: *Bilad al-Sudan*, Islamization, Ghana, Political legitimacy, Soninke.

****

Anin Patricia

INTRODUCTION

En 1077, les armées almoravides pénètrent à Ghana, capitale de l'Empire soninké. Moins de cent trente ans plus tard, en 1203, Soumangourou Kanté, roi du Sosso, annexe ce qui a été le premier grand empire de l'Afrique du Soudan occidental médiéval. Entre ces deux dates, un ordre politique vieux de plusieurs siècles se défait : celui d'une royauté sacrée soninké qui avait su, pendant près de trois cents ans, articuler la domination sur le commerce transsaharien de l'or et du sel à un système de légitimation religieuse fondé sur la médiation exclusive du souverain avec les forces surnaturelles.

Le débat historiographique sur l'effondrement de l'Empire du Ghana s'organise autour d'une question en apparence simple mais difficile à trancher : que s'est-il réellement passé en 1077 ? La réponse à cette question détermine directement l'orientation et l'intensité de la relation causale entre "déclin religieux" et "déconstruction politique".

L'interprétation traditionnelle[1] de cet effondrement tient en une phrase : les Almoravides, musulmans rigoristes venus du nord, auraient conquis le Ghana en 1077, contraint son roi païen à la conversion, et provoqué par ce choc la dislocation de l'empire. Le récit, largement diffusé dans les synthèses sur l'histoire de l'Afrique de l'Ouest, repose sur une chaîne documentaire dont la solidité n'a pourtant jamais été établie.

L'apport de Conrad et Fisher[2] est d'avoir dissipé l'illusion documentaire du récit de la "conquête" ; celui de Burkhalter[3], d'avoir montré les simplifications excessives auxquelles cette dissipation pouvait conduire ; celui de Lange[4], d'avoir proposé un cadre d'explication politique articulant pression externe et dynamique interne. Les trois convergent vers une même direction : l'effondrement du Ghana est un processus de recomposition de la légitimité politique, non la conséquence d'une conquête militaire.

L'état actuel de l'historiographie peut être résumé par une tension interprétative encore irrésolue. C'est dans cette tension historiographique que s'inscrit la position de cette étude. Le présent article ne cherche pas à trancher de manière binaire entre "conquête" et "non-conquête", mais prend pour objet d'analyser le problème que le débat lui-même révèle : la recomposition des forces politiques internes au Ghana sous la pression almoravide. Quelle que soit la nature exacte des événements de 1077 (invasion, coup d'État ou forme hybride), leur conséquence politique est claire : la légitimité sacrée de la royauté subit une érosion irréversible, et la racine

[1] Sur la conquête almoravide, Cf. E.W. Bovill. (1927). “The Moorish invasion of the Sudan” in J.A.S., London: t. XXVI, p. 245-262 et t. XXVII, p. 47-56; S.M. Cissoko. (1966). Histoire de l’Afrique Occidentale, Paris: Présence Africaine; F. Moraes ″ The Almoravids: some questions concerning the ceracter of the movment during its period of closest contact with the western Sudan″ in Bull. IFAN, vol 29, 1967, B, p. 794-878; J. Ky-Zerbo. (1972). *Histoire de l’Afrique noire : d’hier à demain*, Paris, Hatier ; P. Semounin. (1964). ″The Almoravid movment in the western Sudan, a review of the evidence″ in transaction of the historical society of Ghana, vol VII, p. 42-59; H.N. Norris. (1971). “New evidence in the life of 'Abd Allah b. Yasin and the origin of the almoravid movement”, *JAH*, vol XII, n° 2, p. 255-268; P. Amilhat. (1937). « Petite chronique des Ida ou Aich, héritiers guerriers des Almoravides sahariens », *Revue des Études Islamiques*, fasc. 1, p. 41-120 ;

[2] Conrad David, Fisher Humphrey. « The Conquest that Never Was: Ghana and the Almoravids, 1076 », *History in Africa*, 9 (1982), pp. 21-59 et 10 (1983), pp. 53-78.

[3] Burkhalter Sheryl L. (1992). « Listening for Silences in Almoravid History: Another Reading of 'The Conquest That Never Was », *History in Africa*, 19, pp. 103-131.

[4] Lange Dierk. (1996). « The Almoravid Expansion and the Downfall of Ghana », *Der Islam*, 73/2, pp. 313-351.

de cette érosion réside dans la rupture du rapport de subordination qui unissait jusque-là les élites musulmanes à la royauté sacrée.

À partir de ce repositionnement historiographique, la problématique de l'article peut être formulée ainsi : dans quelle mesure la déconstruction de l'ordre politique de l'Empire de Ghana résulte-t-elle d'une dissociation entre religion et souveraineté, plutôt que d'une défaite militaire face aux Almoravides ?

La réponse proposée ici déplace l'analyse de l'événement militaire vers la structure politique. Elle soutient que la désintégration de l'ordre dans l'Empire du Ghana ne résulte pas d'une défaite infligée de l'extérieur, mais d'une crise interne de légitimité, née de la rupture progressive entre la royauté sacrée soninké et les élites musulmanes intégrées à l'appareil d'État.

La thèse défendue est la suivante : le facteur décisif de l'effondrement du Ghana réside dans la rupture de l'articulation entre la royauté sacrée (fondement idéologique du pouvoir soninké) et les élites musulmanes intégrées à l'appareil d'État. Cette rupture, latente dès le milieu du XI^{ème} siècle, est accélérée par la pression almoravide de 1077, puis consommée par le déplacement des routes commerciales transsahariennes et l'incapacité du régime sosso (1203-1235) à reconstruire une légitimité politique effective dans un espace économique profondément islamisé.

Cette analyse s'appuie sur deux catégories de sources. Les sources écrites arabes constituent le socle documentaire principal : la description de Ghana par el-Bekrī[5] (1068) est le point de départ obligé de toute réflexion sur la géographie politique du Ghana ; les compilations d'al-Idrisi[6] et d'al-Zuthi[7], ainsi que les chroniques soudanaises[8] fournissent les éléments chronologiques et narratifs, à condition d'être soumises à une critique rigoureuse de leurs conditions de production. Les traditions orales soninkés et mandingues recueillies notamment par M. Delafosse[9], puis réinterrogées par l'anthropologie historique, offrent une contrepartie indispensable pour penser la continuité dynastique entre Cissé et Sosso. L'étude impose de déplacer l'analyse de l'instant de la conquête vers la longue durée de la recomposition politique.

L'article se situe ainsi à l'intersection de l'histoire politique et de l'histoire des religions, sans réduire l'une à l'autre. Il ne s'agit pas de nier le rôle de l'islam dans la transformation des ordres politiques soudanais, ni d'ailleurs de le surestimer. Il s'agit de comprendre comment une

[5]El-Bekri. (1965). *Kitab al-Mughrib fi dhikr bilad Ifriqiya wa-l-Maghrib wa-huwa guz min agza kitabal masalik wa-l-mamâlik, Description de l'Afrique septentrionale* par Abou-Obeïd-EL-Bekri, trad. Par Mac Guckin De Slane, Paris, Maisonneuve et Larose.

[6]Al-Idrisi. (1969). *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, texte arabe, publié pour la première fois d'après les manuscrits de Paris et d'Oxford avec une traduction, des notes et un glossaire par Reinhart P.A. Dozy et Michaël J. De Goeje, Amsterdam, Oriental Press.

[7]Al-Zurhi in Cuoq, Joseph. (1975). *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIIIe-XVIe siècle (Bilad al-Sudan),* Paris, CNRS : pp. 115-123.

[8] Kati Mahmoud. (1981). *Tarikh el-fettach*, traduction O. Houdas et Delafosse, Paris : Maisonneuve.

[9]Delafosse Maurice. (1913). *Traditions historiques et légendaires du Soudan Occidental*, traduites d'un manuscrit arabe inédit par Maurice Delafosse, Paris : Publication du comité de l'Afrique française.

configuration politique déterminée (la royauté sacrée soninké) a cessé d'être viable lorsque les conditions religieuses de son exercice se sont trouvées transformées. La chute du Ghana, lue de cette manière, n'est pas un accident militaire : c'est le moment où une forme de souveraineté cède la place à une autre.

L'architecture de l'argumentation se déploie sur trois axes majeurs : Le premier examine les fondements matériels et politiques de la royauté sacrée. Le deuxième axe réexamine les événements de 1077 à la lumière des révisions historiographiques. Et enfin le troisième axe retrace la déconstruction politique de la période post-almoravide, de 1087 à 1203.

I – Les fondements matériels et politiques de la royauté sacrée : la double cité

L'Empire du Ghana apparaît dans les sources arabes à partir du VIII^{ème} siècle sous la plume d'al-Fazari. Cet empire atteint son apogée au X^{ème} siècle avec la conquête d'Awdaghost, contrôlant le carrefour du commerce transsaharien de l'or et du sel. Le cœur de son ordre politique réside dans une structure singulière, la "double cité". Cette bipartition n'est pas une simple ségrégation communautaire, mais une configuration du pouvoir. Le roi monopolise la capacité de communiquer avec les forces surnaturelles par les rites célébrés dans le bois sacré, où se trouvent les idoles et les tombeaux royaux. Ces rites fondent la base sacrée de son pouvoir. Les musulmans, quant à eux, occupent une position subordonnée mais indispensable dans la gestion des affaires de l'Empire :

> Ghana se compose de deux villes situées dans une plaine. Celle qui est habitée par les musulmans est très grande et renferme douze mosquées, dans une desquelles on célèbre la prière de vendredi. Toutes ces mosquées ont leurs imams, leurs moueddins et des lecteurs salariés. La ville possède des jurisconsultes et des hommes remplis d'érudition (…) La ville habitée par le roi est à six milles de celle-ci et porte le nom d'El-Ghaba…Dans la ville du souverain, non, loin du tribunal royal, est une mosquée où les musulmans qui viennent remplir des missions auprès du prince se rendent pour faire leur prière. (El-Bekri, 1965, p. 328).

Le souverain contrôle un appareil administratif complexe et une armée centrée sur la cavalerie. L'influence de l'islam est manifeste au niveau du groupe dirigeant impliqué dans le commerce à longue distance. Cette influence islamique se situe au niveau d'une partie des élites politiques et non sur l'ensemble de la classe dirigeante. Elle confirme, selon H.J.M. Claesen (2016, p. 3-58), le caractère sacré de la royauté, fournissant ainsi la base du cadre centré sur la tension structurelle entre royauté sacrée et élites musulmanes. La question est donc de savoir si cet équilibre est stable ou porteur d'une contradiction interne. La prospérité du quartier marchand constitue en elle-même une menace potentielle pour la légitimité royale. A mesure que la puissance économique des élites marchandes musulmanes croit, leur position subordonnée devient de plus en plus difficile à maintenir.

Par ailleurs, la double cité est structurée par une asymétrie fondamentale : les musulmans gèrent l'administration et le commerce, mais la légitimité souveraine repose sur un fondement religieux qui leur demeure étranger. En effet, dans ce système aux traditions figées, l'empereur du Ghana est l'objet d'un véritable culte. Et les croyances qui s'y rattachent constituent le plus souvent la base du système religieux soninké. Il est vénéré et son souvenir est conservé par des légendes qu'on se transmet de génération en génération et qui, au fur et à mesure de leur transmission, s'amplifient et se dénaturent jusqu'à entrer dans le domaine du merveilleux.

Anin Patricia

Les empereurs deviennent, dès lors, les esprits protecteurs de l'empire. Ces esprits résident habituellement sur un arbre ou arbuste qui, pour ce motif, est sacré et auquel on ne touche jamais. Cet arbre est souvent placé dans une forêt située généralement à quelques encablures des lieux habités. Ce culte des ancêtres se manifeste, selon D.T. Niane (1975, p. 256), par les cérémonies bien caractéristiques et toujours solennelles qui accompagnent les funérailles des empereurs soninkés, par l'entretien et le respect des tombes, mais surtout les objets dont le mort se servait habituellement de son vivant et qui deviennent sacrés après son décès. Quant aux fêtes mortuaires, elles durent des semaines et des mois ; des offrandes de vivres et de boissons sont offertes aux défunts :

> A la mort du roi, ils construisent, avec du bois de sadj, un grand dôme, qu'ils établissent sur le lieu qui doit servir de tombeau ; ensuite ils placent le corps sur un canapé garni de quelques tapis et coussins, et le placent dans l'intérieur du dôme ; ils posent auprès du mort ses parures, ses armes, les plats et les tasses dans lesquels il avait mangé ou bu, et diverses espèces de mets et de boissons ; on recouvre l'édifice avec des nattes et des toiles ; toute la multitude assemblée s'empresse de jeter de la terre sur ce tombeau et d'y former ainsi une grande colline. Ils entourent ce monument d'un fossé, qui offre un seul passage à ceux qui voudraient s'en approcher. (El-Bekri, 1965, p. 330)

Ces pratiques contribuent à faire de la monarchie une institution sacrée puissante. La royauté de type sacré apparaît comme un élément spécifique de la culture soudanaise. Cette institution constitue un instrument efficace aux mains des princes soninkés pour assurer le gouvernement de l'Empire quand on sait qu'à son apogée, Ghana exerce son hégémonie sur une aire très étendue en englobant certaines tribus berbères du Sahara occidental.

En outre, pour les Soninkés, dans tout phénomène naturel et dans tout être renfermant une vie visible ou latente, il existe une puissance spirituelle, ou esprit dynamique qui peut agir par elle-même. Ainsi, l'esprit tutélaire de Ghana est le serpent Bida. Les cérémonies du culte des esprits, d'après le récit d'el-Bekri, ont lieu dans une forêt sacrée où se trouvent des serpents sacrés et les sépultures royales. Ces bois sacrés sont l'apanage de sociétés secrètes :

> La ville du roi est entourée de huttes, de massifs d'arbres et de bocages, qui servent de demeure aux magiciens de la nation, chargés du culte religieux ; c'est là qu'ils ont placé leurs idoles et les tombeaux de leurs souverains. Des hommes préposés à la garde de ces bois empêchent qui que ce soit d'y entrer ou de prendre connaissance de ce qui s'y passe. C'est là aussi que se trouvent les prisons du roi ; dès qu'un homme y est enfermé, on n'entend plus parler de lui. (El-Bekri, 1965, pp. 328-329).

Alors que le culte des ancêtres n'a pas en général des prêtres spéciaux, celui des esprits est entre les mains d'un véritable clergé qui veille, initie les néophytes aux pratiques cultuelles, leur enseigne parfois un langage secret dont se servent entre eux les seuls initiés. Ce clergé ne forme pas en général une caste spéciale. Beaucoup de cérémonies religieuses ont lieu de préférence la nuit. La ville du Ghana est entourée de bois sacrés, d'où le nom de *El-Ghaba* (la forêt) que lui donnent les musulmans. Il est interdit d'y pénétrer sous peine de mort. (J. Ky-Zerbo, 1972, pp. 111)

2- La rupture de 1077 : Invasion, coup d'état ou recomposition ?

Le récit traditionnel décrit les événements de 1077 comme le résultat du djihad mené par le chef almoravide Abou Bakr ibn Umar, contraignant les populations locales à se convertir à

l'islam malékite. Son fondement documentaire principal est un passage d'al-Zurhi (1988, p. 59) géographe arabe du XII^{ème} siècle : *« Autrefois, les habitants étaient des infidèles, mais en l'an 469 (1076-1077), ils sont devenus de bons musulmans sous l'influence des Lamtouna. »*

La première remise en cause systématique est celle de D. Conrad et H. Fisher (1982, p. 21-59). Pour eux, aucun texte arabe ne désigne explicitement les événements de 1077 par le terme de conquête *(ghalaba)*. Ce terme n'est apparu pour la première fois que dans les récits d'al-Maqrizi (1364-1442). Conrad et Fisher en déduisent que la conquête almoravide de Ghana est une construction historiographique tardive, et non un fait attesté par les sources contemporaines. Aussi, soulignent-ils que dans la tradition du Wagadou, on ne trouve aucune trace d'une conquête almoravide au XI^{ème} siècle. Au contraire, la tradition orale attribue la désintégration de l'empire davantage à la sécheresse qu'à une attaque militaire extérieure. Cette thèse ruine la base factuelle du récit de conquête. (D. Conrad, H. Fisher, 1983, pp. 53-78).

Contrairement à D. Conrad et H. Fisher, S.L. Burkhalter (1992, pp. 101-131) ne plaide pas pour la thèse traditionnelle de la conquête. Elle indique que les preuves textuelles ne suffisent ni à confirmer la conquête, ni à la nier aussi radicalement. La réponse ne réside peut-être pas dans le choix binaire entre conquête et non-conquête, mais dans les modalités et les limites de l'influence almoravide.

Quant à D. Lange (1996, pp. 313-351), les événements de 1077 sont un coup d'État palatin, déclenché par une fraction musulmane interne au Ghana, sous la pression almoravide. Cette insurrection met un terme à la dynastie des Cissé refusant toute conversion à l'islam. L'avantage de cette explication, pour nous, est double. Elle reconnaît qu'un changement politique majeur s'est produit en 1077, tout en localisant la dynamique du changement dans une reconfiguration interne des forces politiques, non dans une conquête militaire étrangère. En effet, les événements de 1077 mettent à nu les faiblesses d'un pouvoir autocratique longtemps considéré comme un Etat riche et extrêmement puissant d'une part, et d'autre part, elle met à nu les faiblesses d'un système politique et religieux institué depuis le VIII^{ème} siècle par Kaya Maghan Cissé, le fondateur de cette dynastie. Face au triomphe des émirs almoravides, plusieurs clans soninké dont les Diané, les Koma et les Touré abandonnent les pratiques animistes, se convertissent à l'islam et adoptent l'idéologie malékite :

> Ils devinrent musulmans au temps des Lamtuna et se distinguèrent dans leur islam. Ils sont aujourd'hui musulmans. Ils ont des *ulama*, des *fakih*, des lecteurs (de Coran). Ils excellent en tout cela. Quelques-uns d'entre eux sont venus en Andalousie, (c'étaient) des chefs de leurs notables. Ils ont fait le voyage de la Mekke, y ont accompli le pèlerinage, ont fait la visite (au tombeau du prophète). (Al-Zurhi, 1975, pp. 119).

En se convertissant à l'islam, la religion traditionnelle a perdu ses ouailles, parce que les populations ont trouvé dans l'islam une réponse à des aspirations religieuses que les religions traditionnelles ne satisfaisaient plus pleinement. De ce point de vue la satisfaction des besoins religieux est extrêmement dangereuse pour la stabilité politique et sociale. Les engagements religieux prennent une direction nouvelle. Dès lors, le déclin de la religion traditionnelle menace les fondements de l'Etat soninké en produisant une confusion entre le politique et le religieux. Ainsi, les traditions historiques recueillies par M. Delafosse (1913, pp. 17-18) résument bien ces tensions religieuses à la cour des Cissé Tounkara :

> « Ô Mâmadi, le Ouagadou est ruiné : vous allez avoir une période de sept ans pendant laquelle il ne tombera pas une goutte d'eau sur le territoire du Ouagadou, et il cessera d'y pleuvoir de l'or. » Puis la tête s'éloigna et alla

> tomber dans la province du Bouré, et c'est pour cela que l'or abonde au Bouré plus que dans la plupart des pays, selon le dire des conteurs. Après cet événement, la disette régna durant sept ans, tellement que les hommes se mangèrent entre eux et que tous les survivants se dispersèrent »

Les mutations religieuses promettent une intensification des passions politiques et une résurgence des idéologies révolutionnaires qui réclament l'exercice du pouvoir impérial. Les individus qui ont rompu avec la religion traditionnelle sont les recrues les plus vraisemblables de l'idéologie malékite[10]. En effet, soutenus par les clans musulmans des Diané et des Koma, ainsi que par les Berbères sanhadja, le clan des Touré sous la houlette de Mondou Touré, renverse la dynastie des Cissé Tounkara et supprime le culte du serpent Bida[11]. En faisant du culte de Bida une affaire des Cissé, la conversion à l'islam des Touré a détruit une source majeure de contrainte sociale. Ces conversions sont évoquées de façon elliptique mais claire dans le titre d'honneur des Touré (G. Dieterin et D. Sylla, 1992, p.123). Pour les Touré, le renouveau du Ghana implique d'abord l'éviction de la religion traditionnelle de la vie politique, économique et sociale, et la limitation de son autorité aux affaires proprement religieuses. Mais plus largement, ce renouveau signifie le désengagement religieux de l'ensemble des attitudes et des pratiques politiques, économiques et sociales qui impliquaient auparavant des convictions religieuses. Désormais, l'islam devient le référent sur lequel les Touré entendent construire leur dynastie en prônant une lutte acharnée contre les pouvoirs animistes comme le stipule la doctrine malékite de la guerre sainte :

> Le Jihad est une obligation d'institution divine. Son accomplissement par certains en dispense les autres. Pour nous, Malékites, il est préférable de ne pas commencer les hostilités avec l'ennemi avant de l'avoir appelé à embrasser la religion d'Allah, à moins que l'ennemi ne prenne d'abord l'offensive. De deux choses : ou bien ils se convertiront à l'Islamisme, ou bien ils paieront la capitation (*jitya*), sinon, on leur fera la guerre. (Ibn Abi Zayd al-Qayrawani, 1968, p. 163).

Dans cette acception large, la conséquence est donc de réduire l'influence des normes collectives sur les intérêts et les désirs individuels. Or, sans la contrainte de normes collectives, la vie publique dégénère en une volonté particulière. Quand disparaît la déférence qui soutenait jusqu'au XI^{ème} siècle l'autorité impériale, des clans convertis à l'idéologie almoravide cherchent à s'imposer. Cette attitude entraîne le déclin d'une religion perçue comme le garant de l'ordre social traditionnel, mettant ainsi à bas l'ordre politique. La privation des croyances animistes déstabilise la politique en disjoignant la foi de ses conséquences politiques et sociales. Le problème principal n'est donc pas que la religion, en tant qu'objet d'intérêt perdure. C'est plutôt le déliement d'un nœud compliqué d'attitudes et d'institutions sociales, politiques et religieuses qui libère les comportements individuels des vieilles contraintes et par là-même, met en danger la stabilité sociale.

---

[10] L'école malékite diffère essentiellement des trois autres écoles de l'Islam sunnite par les sources qu'elle utilise pour déterminer la jurisprudence. Si les quatre écoles utilisent le Coran, la Sunna, ainsi que *al-ijma* (le consensus des experts) et *al-qiyas* (les analogies), le Malékisme utilise également les pratiques des habitants de Médine (« *Amal ahl al-medina* ») comme sources de la jurisprudence (« *al-Fikh* »). Le mode de vie des habitants de la ville de Médine est considéré comme une « source appliquée ».

[11] Bida est le serpent gigantesque mythique, se cachant dans les puits et sortant de son trou juste avant les premières pluies. Selon les traditions Soninké, ce serpent Bida est le génie protecteur de l'empire du Ghana ; Il aurait aidé Djabé (l'ancêtre des Soninké) à fonder le puissant royaume de Ghana.

Nous convenons donc que le pivot de la relation entre mutation religieuse et déconstruction politique réside dans la recomposition de la légitimité au niveau des élites, non dans la substitution de croyances au niveau des masses. L'influence almoravide a donc été temporaire et politique, non dynastique, durable et conquérante.

Quelle que soit la nature exacte des événements de 1077, leur conséquence politique est claire : la légitimité sacrée de la royauté a subi une érosion irréversible. Le statut du souverain comme unique médiateur des forces surnaturelles est ébranlé, or ce statut constitue le fondement idéologique même du système politique soninké. L'effondrement des structures religieuses traditionnelles, symbole de l'autorité des *Tounka*, favorise la déconstruction de la vie politique dans le *Bilad al-Soudan*.

3 – Déconstruction politique à la période post-almoravide

L'effondrement des structures traditionnelles nées du déclin du pouvoir animiste des Cissé et le ralliement à l'islam malékite de certains clans soninkés favorisent la déstructuration de l'État soninké. Cette déstructuration est marquée par la montée en puissance de royaumes périphériques convertis à l'islam. Parmi ces nouvelles forces politiques, apparaît le royaume du Tekrour. En effet, allié des Emirs sanhadja dans les premières heures de la révolution almoravide, le Tekrour s'impose, désormais, comme la première force politique du Soudan Occidental, dans la seconde moitié du XI^{ème} siècle. En effet, les relations tendues entre les Souverains du Ghana et les Sanhadja almoravides entraînent une réorientation des circuits commerciaux. Désormais, le centre de gravité de l'activité marchande se déplace vers le Sud et l'Ouest, c'est-à-dire vers la vallée du Sénégal et celle du Niger qui constituent les principaux centres de production de l'or et de matières premières agricoles. (A. Bathily, 1988, p. 157). Cette réorientation des circuits commerciaux affaiblit l'autorité du pouvoir central et renforce les pouvoirs locaux. C'est dans ce contexte de tumulte politique à la Cour des *Tounka* que les souverains du Tekrour renforcent leur pouvoir :

> La ville de Silla est sur le bord du Nil vers le Nord. C'est une ville à population sédentaire (hadira) ; c'est un lieu de rencontre des Sudan et de marchés fructueux… Elle est un des Etats du Takruri, qui est un sultan puissant, possédant esclaves et troupes, bien connu pour sa fermeté, sa sévérité et son esprit de justice. Son pays est sûr et tranquille ; le lieu de sa résidence et de ses cantonnements est la ville de Takrur. (Al-Idrisi, 1975, p. 129).

Le Tekrour est l'un des premiers États islamisés du Soudan Occidental. Raison pour laquelle les chroniqueurs arabes désignent parfois le *Bilad al-Soudan* par le nom de Tekrour. S.M. Cissoko (1966, p. 31) situe cette région entre le Galam et l'Océan Atlantique, l'Adrar et le Ferlo[12].

Puissance hégémonique dans le Soudan occidental, dès la deuxième moitié du XI^{ème} siècle, le Tekrour devient le principal point de rupture de charge méridionale des caravanes venues du nord et le plus grand centre de redistribution pour les régions sahéliennes et soudaniennes. Plus proche des principales mines d'or de la région (Galam, Bambouk et Bouré), contrairement à Ghana, il se positionne comme le centre névralgique du commerce

[12] Sur l'histoire du Tekrour, très peu d'informations sont fournies par les auteurs arabo-musulmans. C'est à partir de la seconde moitié du XI^{ème} siècle que certains auteurs nous fournissent des brides d'informations sur l'histoire de cet Etat soudano-musulman. Sur le Tekrour, Voir al-Bakri, *Kitab al-Mughrib fi dhikr bilad Ifriqiya wa-l-Maghrib wa-huwa guz min agza kitab al-masalik wa-l-mamâlik, Description de l'Afrique septentrionale* par Abou-Obeïd-El-Bekri, trad. Par Mac Guckin De Slane, Paris, Maisonneuve et Larose, 1965, 408 p

transsaharien. Dès lors, on assiste à une réorientation des axes commerciaux en direction du Tekrour. Grâce à ses relations privilégiées avec l'Emirat almoravide, Tekrour se positionne comme une puissance économique et politique dans le *Bilad al-Soudan.* La faiblesse des souverains du Ghana permet au Tekrour de constituer un puissant royaume et de devenir, à partir de la première moitié du XI^{ème} siècle l'un des plus importants Etats du Soudan Occidental. L'alliance avec les émirs almoravides permet au Tekrour d'étendre, à la fin du XI^{ème} siècle, son hégémonie à certaines provinces occidentales de l'Empire soninké dont Barisa comme le rapporte al-Idrisi (1975, p. 130) : *« La ville de Barisa*[13] *est une ville petite et sans murailles. C'est cependant un bourg à population sédentaire ; les habitants sont des commerçants qui circulent ; ils sont sous la dépendance su Takruri ».*

La situation est d'autant plus grave que le Ghana ne possède aucune mine d'or sur son territoire et ne dispose pas assez de ressources agricoles pour supporter le poids d'une population dense, résultant de l'essor du commerce transsaharien. À mesure donc que s'effrite la puissance du Ghana, les royaumes autrefois tributaires se constituent en petits États indépendants selon le géographe andalou El-Bekri (1965, p. 324-325) : *« Maître d'un empire fort étendu, ce prince (roi de Silla) possède assez de ressources pour se maintenir contre le roi de Ghana »*

La tentative d'unification entreprise par les princes de Ghana est un échec. Ces princes ne peuvent faire renaître le passé glorieux qui a précédé la conquête sanhadjo-almoravide. Désormais, outre le Tekrour et Silla, d'autres forces centrifuges l'emportent. Les Doucouré, à la même époque, fondent un nouveau royaume au Ouagadou et au Bakounou. Les Niakaté s'établissent fortement à Diara, dans le Kingui (M. Delafosse, 1913, p. 55).

La victoire almoravide et l'effritement du dernier glacis animiste que forme le Ghana, accélèrent sans doute la dislocation de l'Empire soninké. Il est possible que le départ vers le Sud de nombreux peuples réfractaires à l'islam ait été précipité. Ainsi, Sérèr, Wolof, Sarakolé, Bambara, Songhaï, …ont dû accentuer leur migration vers le Sud, au moment que certains peuls se dirigent vers les hauteurs du Fouta Djalon et surtout vers les Macina les steppes du Macina et le Nord du pays Haoussa. Les royaumes Wolof se constituent. Profitant des luttes fratricides entre clans animistes et clans musulmans à Ghana, la dynastie des Kanté, sous l'égide de Soumangourou Kanté met fin à l'hégémonie des princes du Ghana dans le Soudan occidental.

Les sources arabes sont très muettes concernant l'histoire du Sosso. Quant aux sources soudanaises**,** elles fournissent des bribes d'informations qui sont surtout relatives à la naissance de l'empire mandingue. Ainsi, écrire une histoire des Sosso reste très ardu. Très peu d'informations sont fournies relativement à l'émergence de la dynastie des Kanté. La plupart des informations ont été recueillies grâce à la tradition orale :

> Bref, si Soumaworo est entré dans le Manden à la tête de ses troupes, il ne l'a fait que pour les deux raisons suivantes : mettre fin à l'asservissement des Malinkés par les Maures dans le Sahel ; combattre l'esclavage des Malinkés par les Markas qui se les procuraient non par voie de guerre, mais parce qu'ils étaient, un à un, capturés au Manden pour leur être vendus. Les Malinkés ayant refusé de l'aider dans ce combat, Soumaworo jura que, s'il en était ainsi, il viendrait lui aussi prélever sa part de captifs parmi les Malinkés. Mais il ne ferait

[13] Sur l'histoire du royaume de Barisa, Voir al-Idrisi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, texte arabe, publié pour la première fois d'après les manuscrits de Paris et d'Oxford avec une traduction, des notes et un glossaire par Reinhart P.A. Dozy et Michaël J. De Goeje, Amsterdam, Oriental Press, 1969, 393p.

> point à la manière des Markas et des Maures, mais par la bouche même du canon du fusil. (Wa Kamissoko, 1988, p. 201).

Le royaume soninké de Sosso est fondé dans le Kaniaga à la fin du VII^{ème} siècle par quelques familles venues du Ouagadou. L'arrivée d'immigrants fuyant les répressions almoravides, renforce le royaume Sosso. Ainsi, le Sosso commence à prendre de l'importance et à englober sous son autorité, le Nord du Bélédougou, le Sud du Bagana, et une partie du Diaga, jusque-là placé sous l'autorité de Ghana. Affaiblis par leurs rivalités, ces royaumes deviennent la proie de leurs voisins septentrionaux qui, pour alimenter le trafic de traite (sel du Nord contre esclaves et or du Sud), y puisaient butin et captifs. L'un de ces roitelets, Soumangourou Kanté, roi du Sosso, pays de fer et de l'or, réussit à secouer ce joug et à imposer à son tour sa domination aux autres royaumes, passant du statut de libérateur à celui d'oppresseur. (C. Skydou, 1958, pp. 7-22).

L'avènement de Soumangourou Kanté signe l'apogée de la dynastie des Kanté. Guerrier intrépide et considéré par les traditions soninké et mandingue comme un roi invulnérable, Soumangourou Kanté se présente non seulement comme un grand conquérant mais aussi comme le garant des traditions ancestrales face à l'expansion de l'islam conduit par les États musulmans du Soudan, héritiers du djihad almoravide. C'est sous le règne de Soumangourou Kanté que le Sosso amorce véritablement son expansion :

> Alors régnèrent sur le pays des princes de la famille des Diawara, qui furent surnommés Kaniga. La dynastie nouvelle prit des forces, son autorité grandit et elle subjugua toutes les peuplades du pays. Elle fit la guerre et eut des troupes si nombreuses qu'elle pouvait mettre en ligne plus de deux mille cavaliers. (M. Kati, 1981, p. 70).

La politique d'expansion poursuivie par Soumangourou Kanté, à partir de 1198-1199, permet au Sosso d'intégrer directement les grands réseaux du commerce mondial de l'époque. Ceci permet au royaume Sosso de devenir un puissant empire, à l'instar de son prédécesseur, l'empire Soninké des Cissé. La conquête de Ghana en 1203 sonne le glas du premier empire soninké. Sur la nature religieuse et politique du Sosso, il semble que le Sosso ait été un pôle de rassemblement des forces païennes conservatrices, représentant les éléments demeurés attachés à la religion traditionnelle.

La seconde conquête de Ghana est l'œuvre de Soumangourou Kanté, roi du Sosso. Cette conquête se fait par un blocus. Cette politique ayant pour but d'étouffer économiquement le Ghana en empêchant l'or et les esclaves de remonter vers les marchés du Ghana, le sel de descendre vers le Sud. L'or ne rapporte plus, son extraction cesse. Après l'anéantissement de sa base économique, l'armée Sosso fonce sur le Ghana, le ravage en tous sens et finit par vaincre et décapiter la famille royale :

> Plus tard, Dieu anéantit la puissance des kayamaga et donna aux plus vils des hommes du peuple l'autorité sur les grands personnages. Ces nouveaux maîtres décimèrent l'aristocratie et mirent à mort les enfants de leurs rois, allant pour cela jusqu'à ouvrir les ventres des femmes pour en retirer les fœtus et les tuer. (M. Kati, 1981, p. 77).

Plusieurs raisons expliquent la conquête de Ghana par le Sosso, D'une part, la prospérité de Ghana attire la convoitise de ses voisins dont le plus important est sans nul doute, le royaume de Sosso. La conquête de Ghana permet à cet effet au Sosso de contrôler le

commerce transsaharien avec l'empire almohade. Ce monopole commercial permet au royaume de renflouer ses caisses par le contrôle des grands centres commerciaux, dont Ghana, mais aussi sur les routes commerciales en direction du Maghreb *al-Aqsa*, qui à cette époque est sous la domination de la dynastie des princes Almohades. D'autre part, la conquête du Ghana constitue, pour l'Etat animiste de Sosso, un moyen de mettre fin à la guerre sainte entreprise par les princes musulmans de Ghana contre leurs voisins animistes du Sud, dont le Sosso.

CONCLUSION

L'effondrement de l'Empire du Ghana ne saurait se réduire aux conséquences de la conquête almoravide. La dynamique réelle procède d'une tension structurelle interne à l'ordre politique : la royauté sacrée ne pouvait maintenir son monopole de médiation légitime une fois que la puissance économique des élites musulmanes s'est accrue de façon continue. Les événements de 1077 n'ont fait qu'accélérer un processus déjà engagé. Un pouvoir fondé sur la légitimité religieuse traditionnelle ne pouvait intégrer efficacement des forces politiques diverses dans un réseau commercial déjà profondément islamisé. Cette analyse comporte des implications plus larges pour la compréhension de la logique politique de l'islamisation en Afrique de l'Ouest. La diffusion de l'islam dans cette région ne fut pas un simple remplacement de croyances, mais une transformation des formes de la souveraineté, le passage d'un système tributaire polycentrique articulé autour d'une royauté sacrée à des formations politiques appuyées sur les réseaux de juristes et de marchands musulmans. Le déclin du Ghana et l'essor du Mali, un siècle plus tard, constituent deux moments successifs de cette transformation.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

Al-Idrisi. (1969). *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, texte arabe, publié pour la première fois d'après les manuscrits de Paris et d'Oxford avec une traduction, des notes et un glossaire par Reinhart P.A. Dozy et Michaël J. De Goeje, Amsterdam : Oriental Press.

Al-Idrisi in Cuoq, Joseph. (1975). *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIIIe-XVIe siècle (Bilad al-Sudan)*, Paris : CNRS, pp. 115-123.

Al-Zurhi in Cuoq, Joseph. (1975). *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIIIe-XVIe siècle (Bilad al-Sudan)*, Paris, CNRS : pp. 115-123.

Al-Zurhi in Kamal, Youssouf. (1987). *Monumenta cartographica Africae et Aegypti, Tome III, Epoque arabe*, fasc. 1 (1930), fasc. 2 (1932), fasc. 3 (1933) bis S. 764 b, Frankfurt: Institut fur Geschichte der Arabisch-Islamischen Wissenschaften an der Johann Wolgang Goethe-Universitat.

El-Bekri. (1965). *Kitab al-Mughrib fi dhikr bilad Ifriqiya wa-l-Maghrib wa-huwa guz min agza kitabal masalik wa-l-mamâlik, Description de l'Afrique septentrionale* par Abou-Obeïd-EL-Bekri, Trad. Par Mac Guckin De Slane, Paris : Maisonneuve et Larose.

El-K'airouani. (1875). H*istoire de l'Afrique*, traduit de l'Arabe par MM E. Pélissier et Rémusat, Paris : Imprimerie royale.

Kati, Mahmoud. (1981). *Tarikh el-fettach*, traduction O. Houdas et Delafosse, Paris : Maisonneuve.

Anin Patricia

BIBLIOGRAPHIE

Bathily, Abdoulaye. (1988). *Les portes de l'or. Le royaume de Galam (Sénégal) : De l'ère musulmane au temps des négriers (VIIIè-XVIIIè siècle)*, Paris : L'Harmattan.

Burkhalter, Sheryl L. (1992). « Listening for Silences in Almoravid History: Another Reading of 'The Conquest That Never Was », *History in Africa*, 19, pp. 103-131.

Cissoko, Sékéné-Mody. (1966). *Histoire de l'Afrique occidentale*, Paris : Présence Africaine.

Conrad David, Fisher Humphrey. (1982). « The Conquest that Never Was: Ghana and the Almoravids, 1076 », *History in Africa*, 9 (1982), pp. 21-59.

Conrad, David, Fisher Humphrey. (1983). « The Conquest that Never Was: Ghana and the Almoravids, 1076 », *History in Africa*,10, pp. 53-78.

Delafosse, Maurice. (1913). *Traditions historiques et legendaires du Soudan Occidental*, traduites d'un manuscrit arabe inédit par Maurice Delafosse, Paris : Publication du comité de l'Afrique française.

Diéterin, Germaine et Sylla Diarra. (1992). *L'empire de Ghana : le Wagadou et les traditions de Yéréné*, Paris : Karthala.

Diop, Cheikh Antah. (1960). *L'Afrique noire précoloniale*, Paris : Présence Africaine.

Ky-Zerbo, Joseph. (1972). *Histoire de l'Afrique noire : d'hier à demain,* Paris : Hatier.

Lange, Dierk. (1996). « The Almoravid Expansion and the Downfall of Ghana », *Der Islam*, 73/2, pp. 313-351.

Monteil, Vincent. (1980). *L'islam noir : une religion à la conquête de l'Afrique*, Paris : Ed. Du Seuil.

Niane, Djibril Tamsir. (1975). *Le Soudan occidental aux temps des grands empires,* Paris : Présence Africaine.

Semounin, Pierre. (1964). « The Almoravid movment in the Western Sudan, a review of the evidence » in *Transactions of the historical society of Ghana*, Vol. VII, pp. 42-59.

Skydou, Christian. (1988). « Epopée et identité : exemples africains », *Journal des africanistes*, Tome 58, Fascicule 1, pp. 7-22.

Triaud, Jean-Louis. (1973). *Islam et sociétés soudanaises au moyen âge,* Ouagadougou : CNRS-CVRS.

Wa Kamissoko. (1988). *La grande geste du Mali*, Vol. 1, Paris : KARTHALA Editions.

Anin Patricia